

## EDITORIAL DE LA PRESIDENTE

Un séisme, un immense bouleversement est passé presque inaperçu. Seuls, quelques intellectuels «de tous bords» se sont émus. Il semble que les Français s'intéressent plus aux frasques de leur personnel politique, à leurs éventuelles réélections, fussent-elles aux Calendes grecques, qu'aux changements de leur société ! A la nuit, il y a quelques jours maintenant, un décret d'application est tombé, scellant définitivement le sort de l'enseignement du grec et du latin et, par là même, l'ensemble de celui de la littérature. Coups de boutoir qui, inconsciemment, font vaciller notre identité, le socle de nos personnalités. Désormais, on ne fera plus de latin au cours de latin, mais on demandera à des professeurs d'histoire ou de français, d'évoquer un peu de culture latine.

Avant ce verdict, je venais de lire l'appel des professeurs de Lettres au Président de la République. J'ai fait, comme tous les gens de ma génération, «mes humanités», et ressens encore la beauté de ce terme, synonyme de beauté, de grandeur, de dépassement, de tolérance, de sentiments raffinés. C'était notre colonne vertébrale ; celle qui, dans l'ombre, a géré nos vies.

Tout a été dit, dans cet appel désespéré des professeurs de langues anciennes, dernier acte d'années de combat qui à chaque fois n'aboutissaient qu'à de faibles avancées, toujours suivies de reculades.

*« Connaître le latin », disent les signataires, « c'est maîtriser la langue et la littérature françaises. Le latin n'est pas seulement à l'origine du français, il n'a cessé de l'irriguer jusqu'à nos jours. Tout au long de son évolution et de sa codification, la plupart de nos auteurs ont nourri leur écriture de celle des écrivains latins qu'ils avaient étudiés depuis leur plus jeune âge. Etudier le latin et le grec, c'est perpétuer la tradition d'une nation universaliste. Plutôt construite qu'héritée depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, la singularité de la France est d'avoir délibérément choisi de se vivre linguistiquement, culturellement, politiquement, la continuateur de Rome, et à travers elle d'Athènes. Diffuser l'enseignement du latin et du grec, c'est donner aux futurs citoyens les références nécessaires pour comprendre l'histoire artistique, philosophique, juridique de notre pays comme des autres pays européens et méditerranéens. C'est ouvrir leur esprit au-delà des seules traditions judéo-chrétienne et musulmane... »*

Que penserait Jacqueline de Romilly de ce passage en force, elle qui a consacré son existence à essayer de nous communiquer l'émerveillement produit par les textes de Thucydide qui, en décrivant les guerres du Péloponnèse, nous a fait découvrir l'idéal grec et la grandeur de l'Homme ? J'ai eu le privilège de la rencontrer et de connaître, à travers son exemple, ce qu'est un «bel être», la gaieté devant les beautés de l'Univers la modestie, l'émerveillement devant toutes choses. Je lui dois quelques lettres de reconnaissance pour les modestes services que je lui ai rendus dans son combat pour la sauvegarde des Enseignements littéraires dont elle était la Présidente fondatrice. C'est une grande tristesse, qu'au moins elle ne connaîtra pas !

Chaque année, les Académiciens dont elle faisait partie suppriment ou ajoutent des mots au Dictionnaire, pour que notre langue reste vivace et dynamique. Il est dommage que le terme «DESTRUCTION» ne fasse pas partie du lot des termes en voie de disparition !

Alice FULCONIS